

Le gars d'la gare

Cinquième partie

Pour un arrangement de petits margoulines de bas étage, pour un pauvre mec qui s'était vu en Crésus, pour un autre lâche qui voulait être et qui n'était pas, sa vie avait été foutue en l'air !

Laurence a bien l'air embêtée, mais elle s'en est tirée ! Ce n'était pas reluisant pour elle non plus, mais lui ! Lui qui s'était fait de la prison et qui devait repartir à zéro à plus de quarante piges.

Le nœud qui lui a serré la gorge pendant toute la « confession » de Solange ne peut pas aller plus loin, il étouffe, manque d'air, se sent partir.

Puis d'un seul coup, il sent son cou, ses épaules, tout son corps se relâcher, sa respiration revenir à un rythme quasi normal. Oui ! Les laisser tomber tous et leurs petites magouilles ! Si seulement sa mère vivait ailleurs, il ne les aurait même pas revus !

Et Juliette ? Bon sang ! Faut-il qu'elle sache que son père était mort pour quelque chose d'aussi nul, voire ridicule ?

Oui, moi je n'ai pas de famille, ou si peu mais je m'en passerai. Ce qu'il faudrait éviter c'est que cette histoire arrive comme cela aux oreilles de Juliette ! Vous avez l'intention de dire quoi sur Maurice à la police, officiellement ? Le médecin l'a vu ? Vous avez fait quoi vis à vis de la Mairie ?

- Mais Juliette je m'en fous !explose Solange, c'est l'honneur de Maurice qui compte pour mes enfants, pour moi, la Mairie !

- L'honneur de Maurice ? Toujours la façade Solange !

Il se lève et s'éloigne sans autre commentaire

Robert est reparti à son chantier naval, il faut bien gagner sa vie. Si ça ne tenait qu'à lui, il laisserait tout tomber à présent. Les détails de l'histoire ne l'intéressent plus. Mais il se sent obligé de ne pas abandonner Juliette et il lui transmet l'article du Petit Ardennais que sa mère lui a envoyé : « *L'enquête sur le décès du maire de Guévison est classée sans suite. Elle conclut à une crise cardiaque, malgré la présence de barbituriques dans le sang. La population s'interroge, mais le médecin légiste est formel : la prise d'anxiolytiques n'a pas causé la mort.* »

La fille de Louis n'est pas du genre à lâcher prise. Elle réagit immédiatement en téléphonant à Robert et celui-ci est bien obligé de lui raconter les grandes lignes de sa rencontre avec Laurence et Solange. Il n'a pas l'intention de rien dire qui accrédite l'idée d'un complot. Mais Juliette le crible de questions et il finit par répondre que le rôle de l'ancien maire a été évoqué.

- Il ne faut pas trop faire attention. L'atmosphère était si glauque dans cette boutique que le moindre mot prenait des proportions exagérées. Les deux cousines étaient complètement perturbées par cette mort. Personne ne m'a mis un couteau entre les

mains, c'est bien moi qui suis allé le chercher, je suis le seul responsable.

- Ma mère pense que vous n'étiez plus dans votre état normal. Une amie lui a dit qu'on vous avait fait boire ce soir là. Et le patron du bar aurait annoncé à la cantonade qu'il se passait de drôles de choses à Guévison, et qu'on n'avait pas tout vu encore. C'était un copain du maire et il engueulait ceux qui lui reprochaient de s'en mettre plein les poches étaient allés trop loin pour s'en mettre plein les poches. Comment il s'appelait déjà l'ancien maire ?

- Monsieur Lunel, c'est lui qui a embauché Maurice à la mairie. Et Joseph le patron du bistro, on l'appelait « Jo la pantoufle », c'était un drôle de coco ! C'est vrai que ce fameux soir, j'avais picolé plus que d'habitude, mais pas au point de perdre la tête. Quand Louis est arrivé, il s'est précipité sur Solange et Laurence, sans même me dire bonjour. Ca m'a tout de suite énervé et je lui ai demandé s'il avait retourné sa veste, maintenant qu'il avait été pistonné.

- Ah, nous y voilà ! Qu'est-ce qu'il a répondu ?

- Rien, il a pris un air mystérieux, il a même rigolé. Solange m'a dit de m'occuper de mes affaires et le patron du bistro nous a offert une tournée supplémentaire. Ensuite, il a entraîné Louis et les deux filles dans son arrière-salle. Quand ils sont revenus au bar, je me suis disputé avec Laurence qui s'est mise à pleurer. Tout le monde nous regardait et Louis m'a tapé sur l'épaule en me disant de ne pas m'inquiéter. J'ai même failli tomber de mon tabouret, je ne comprenais rien.

- Et votre fameux Lunel, il a eu des ennuis ensuite ? Qu'est-ce qu'il est devenu ? Il est encore vivant ? On peut le rencontrer ?

- J'ai su par ma mère qu'il avait du démissionner pour une histoire de marché de construction, mais c'était après mon jugement, moi j'étais en prison. Il doit être très vieux maintenant. À quoi ça va nous servir de remuer tout ça ?

- Ecoutez, Monsieur Robert, si vous voulez vraiment m'aider, il ne faut pas lâcher le morceau. Moi, je veux savoir pourquoi mon père est mort et pourquoi personne n'a rien expliqué, ni à votre procès, ni ensuite. Et à présent, ce suicide de Maurice qui craignait de voir l'affaire ressortir vingt ans après ? Vous gobez tout ce qu'on vous raconte !

- ...

- Bon, votre mère a l'air d'en savoir plus que vous. Je voudrais bien la rencontrer. Ça serait possible samedi prochain ? Je peux arriver vers midi à Guévison. Débrouillez-vous pour en faire autant, vous n'allez pas me lâcher ? Je compte sur vous, vous me devez bien ça quand même.

Robert n'a jamais su dire non. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il va refuser d'aider Juliette. Encore le train, tout son salaire va passer dans ces dépenses. Ils arrivent presque en même temps à la gare. La petite ville est à nouveau enveloppée dans un épais brouillard qui ne se lève pas, même à midi. La jeune fille a un air sombre, enveloppée d'une doudoune grise pour le voyage. Ça n'est plus la jolie petite tenue de leur première rencontre à Montparnasse. Elle oblige Robert à accélérer le pas, dans le petit raidillon qui mène vers la ville haute. Heureusement qu'il a pu prévenir sa mère, sinon qu'irait-elle penser encore ? Il se sent vieux et fatigué et il se

demande tout à coup comment sa mère peut encore monter ces trois étages, dans une maison toute de guingois. Il n'avait jamais remarqué que la cage d'escalier était aussi défraîchie.

L'entretien se passe mieux que prévu. Ils ont pris des sandwiches en sortant de la gare et la vieille dame leur fait le café. Elle accueille Juliette aimablement. Ça fait du bien de voir de la jeunesse. Et elle répond à toutes ses questions sans réticence.

- Oui, monsieur Lunel vit toujours. Il est encore plus âgé que moi et on dit qu'il perd les pédales. J'ai une amie qui loge dans la même maison de retraite, c'est à cinq-cents mètres d'ici. Vous pouvez toujours essayer de le voir, mais je ne sais pas si vous en tirerez quelque chose.

- Et cette histoire de démission, qu'est-ce qui s'est passé au juste ?

- Ça ne s'est guère ébruité à l'époque, on a dit que c'était pour raisons de santé. J'en ai su un peu plus par sa secrétaire qui travaillait à la mairie, mais elle ne voulait pas trop parler. Peut-être que maintenant elle serait plus bavarde, surtout après la mort de Maurice. Je vais vous accompagner chez elle, c'est à deux pas d'ici et elle ne sort plus guère, nous prenons souvent le thé ensemble. Nous allons acheter des gâteaux à la crème, en faisant un petit détour par la rue des Capucines. Elle s'appelle Claudette et elle est très gourmande. Un beau millefeuille et elle vous racontera tout ce que vous voulez savoir. En plus, elle habite au rez-de-chaussée, c'est plus facile pour moi.

Ah là là ! Ce brouillard ! C'est vrai que le millefeuille de la rue des Capucines méritait un détour. La maison de Claudette est encore plus lugubre que toutes les autres. Un couloir qui sent la pisserie de chat, une grande lézarde au dessus de la porte d'entrée, un jardin miteux tapissé de fils de la vierge entre les troènes rabougris.

Et dans un petit logement dont les papiers peints datent d'avant-guerre, une petite dame sans âge, toute regrignée, avec ses manches de dentelle. Elle jouait du piano à leur arrivée sur un instrument désaccordé.

- Alors, toujours la Veuve joyeuse, Claudette ? Vous faites des progrès. Je vous présente mon fils et une jeune amie.

- Ça devient dur, avec mon arthrose dans les doigts. Mais je vois que vous amenez des gâteaux, vous connaissez mon point faible. Je vous prépare le thé, mettez-vous à l'aise. Un petit doigt de Porto, mademoiselle, si vous préférez. Ça me fait plaisir d'avoir de la visite, surtout de voir votre fils Robert dont vous m'avez tant parlé. J'espère qu'il est content de sa nouvelle vie, il faut oublier cette histoire épouvantable.

L'horloge de la salle à manger égrène les notes du carillon de Westminster. Des corneilles tournoient au dessus des remparts de la vieille ville, tandis que la bouilloire se met à chanter.

- Si vous m'aviez prévenue, j'aurais retiré les housses du salon. Jeune homme, vous mettez bien une bûche dans la cheminée, ça m'évitera de me baisser. Vous savez, à part votre mère, je ne vois presque personne. Pourtant, dieu sait que j'en ai vu défiler du monde, quand je travaillais à la mairie ! Comme j'ai encore une bonne

mémoire, je me raconte les histoires du passé et je joue de la musique, comme ça une journée chasse l'autre.

- Justement Claudette, Robert et Juliette m'ont accompagnée pour vous demander quelques renseignements sur l'ancien maire, monsieur Lunel, vous saviez tout sur lui !

- Ah ça, j'en ai su, des vertes et des pas mûres, j'étais aux premières loges. Mais goûtons déjà ce merveilleux millefeuille, vous savez c'est mon gâteau préféré. Le piano et les pâtisseries, il n'y a plus que ça dans mon existence. Vous savez que Maurice, le successeur de monsieur Lunel m'a apporté une tarte à la rhubarbe, huit jours avant sa mort ! Pas de chance, je n'aime pas la rhubarbe. Je l'ai éconduit en prétextant un rendez-vous chez le dentiste. Il n'était pas bien malin ; en réalité j'ai un râtelier depuis quinze ans et je ne vois plus jamais le dentiste. Encore pire que son prédécesseur, celui-là ! Enfin, paix à son âme...

- Ça s'était passé comment quand il a remplacé monsieur Lunel ? Maintenant que Maurice est mort, il n'y a plus de secret ?

- C'est vrai que je n'aimais pas en parler, pourtant je suis bavarde. Mais je me souviens des moindres détails, ce sont des choses qu'on n'oublie pas. Un soir, c'était en juin et l'orage menaçait. Maurice qui travaillait au premier étage descend les escaliers et me demande si le maire est en rendez-vous. Je lui réponds qu'il est seul, mais qu'il va bientôt partir. Il rentre comme un furieux dans son bureau, sans même refermer la porte. J'ai tout entendu. Encore un peu de thé, mademoiselle ?

- Ne nous faites pas languir Claudette. Qu'est-ce qu'ils se sont dit ?

- Ils ont parlé de monsieur Collot, vous vous souvenez, l'ancien entrepreneur de travaux publics qui était un ami de monsieur Lunel. Il y avait de gros soucis, parce que cet entrepreneur était accusé par ses concurrents d'avoir été favorisé pour l'attribution de chantiers. C'était chez lui qu'on avait envoyé Louis pour l'éloigner de la ville, après la grève de la Manu. Il paraît qu'il en avait appris de belles là bas, rapport aux valises de billets que Lunel avait reçues pour financer sa précédente campagne électorale. Maurice disait qu'on n'arrivait plus à contrôler ce fameux Louis, qu'il revenait toutes les fins de semaines en ville et bavardait avec le patron du bistro où il rencontrait ses amis.

- Et monsieur Lunel, qu'est-ce qu'il répondait ? Et c'était à quelle époque tout ça ?

- C'était en juin, sans doute avant le jour...

- Où j'ai tué Louis, n'hésitez pas à le dire.

- Bon, encore un morceau de millefeuille mes amis, il faut le finir, sinon je vais tout dévorer après votre départ et je serai malade.

- Revenons à nos moutons, si j'ose dire. Monsieur Lunel et Maurice.

- Oui, monsieur Lunel s'est fâché contre Maurice. C'est lui et Solange qui avaient eu l'idée d'envoyer Louis chez cet entrepreneur, une idée calamiteuse. Il se demandait s'ils ne l'avaient pas fait exprès pour lui nuire. Ça lui apprendrait de faire confiance à des gens sur leur bonne mine. Solange n'était qu'une intrigante qui l'avait attiré dans un piège. Il n'y avait aucune preuve contre lui, mais il fallait neutraliser Louis avant que la rumeur ne se répande en ville.

- Il a dit quelque chose de précis sur la manière de le « neutraliser » ?

- Ça, je ne sais pas, parce qu'ils se sont aperçus que j'étais encore là et le maire a fermé la porte. En tout cas, ils n'étaient pas d'accord, parce que j'ai entendu encore des cris. Même Maurice s'énervait, ça n'était pas son genre d'habitude. Je m'apprêtais à partir lorsque je l'ai entendu sortir du bureau en claquant la porte. Il m'a aperçue et il m'a parlé tout doucement, en me disant que le maire était fou et que je ne devais pas répéter un mot de ce que j'avais entendu.

Gavé de millefeuille et de cyniques révélations, Robert écoute le récit de la vieille dame et se dit une fois de plus qu'il n'a été qu'un homme de paille, un faux semblant, un piètre acteur, une stupide marionnette. Tandis qu'il pénètre enfin les profondeurs du décor, le ridicule de son rôle, la farce qui a fait de lui un bouffon lui arrachent un rictus et font monter dans sa gorge une salive amère chargée de bile .

Comment a-t-il pu être assez naïf pour rester aveugle dans cette romance discordante ?

Il ne saurait pas dire à quel moment le babil gourmand de Claudette se mua en murmure puis fond sonore. Trop de gâteaux, trop de bla-bla, trop de mesquineries, trop... Chaque nouvelle étape est un enlèvement. Nouveaux méandres et circonvolutions, autres magouilles de plus en plus insignifiantes et minuscules. Il en a marre et marre, il n'en peut plus ! Heureusement que Juliette et sa mère ont fait la conversation. La jeune fille a même prévu de rester un jour de plus pour voir Laurence et elle promet de revenir voir sa mère !

Il les quitte, avec un peu d'avance. Il s'en retourne d'un pas lourd vers la gare. Que d'allers et retours depuis ces derniers temps ! Il n'aurait jamais pensé qu'il passerait autant de fois par cette gare. Il est surpris de voir l'édifice, sa masse percée d'ombres, sentir sa présence, les courants traversant. Hommes, rails, machines. Evénements grands ou petits. Au revoir, adieux, rires et pleurs. Exils ou retours aux sources. La guerre. On lui avait dit que les cheminots de la Résistance s'y donnaient rendez-vous.

Le bâtiment l'intéresse. Il a déjà lu le panneau dans un coin, avec des photos qui racontait son histoire. À l'origine, dans les années 1870, il avait été construit en bois puis après un début d'incendie, reconstruit en dur avec des briques, des jeux de formes et de couleurs. Le rouge de la brique réveillait la pierre. C'est amusant de voir qu'elle garde un je ne sais quoi de digne à côté des logos, néons fluos et autres publicités criardes encombrant les alentours.

Tant que sa mère vivra, il y repassera et la gare et son horloge seront là à l'attendre, l'accueillir. Elle ne lui est plus hostile, elle appartient à nouveau à son monde. Tout comme les gens. Ceux de par ici, passant et repassant. Il les voit d'un autre œil maintenant, ces inconnus.

Cependant, il reste amer. Ces remontées de boue entachent tout le monde et polluent l'atmosphère. Retrouver Laurence parmi ses fleurs ne lui a pas apporté tant de plaisir que cela, c'était même une déception. L'histoire de Maurice et de son couple misérable le dégoûte au delà du possible. La « surprise Juliette » lui donne du

baume au cœur. Il comprend qu'elle s'accroche à cette histoire pourtant si triste. Quelle satisfaction peut-on espérer à découvrir un père dans un contexte aussi trouble? Il préférerait qu'elle commence à s'en détacher un peu...

Lui ne pense qu'à s'en défaire, à tourner la page, à ne plus revenir, passer par cette gare, fantôme parmi les fantômes. Il s'en sortira de cette mouise, malgré tout, mais il lui faudrait vraiment du neuf, du clair, du chaud sur ses os, pour se sentir un peu mieux !

Le train le ramène vers l'Ouest et il se surprend le lendemain matin à se renseigner dans l'entreprise. Qui sait s'ils n'ont pas des chantiers encore un peu plus loin ?

Pour Robert, les événements se sont précipités. Par curiosité il s'est renseigné sur les possibilités d'expatriation, auprès du siège de son entreprise. Et là, surprise, on lui a aussitôt proposé de le détacher auprès d'une filiale aux Philippines, un chantier naval en pleine restructuration qui manque de techniciens confirmés. Sans prendre le temps de réfléchir, il accepte aussitôt. A peine une semaine pour faire ses bagages et le voilà dans la salle d'embarquement à l'aéroport de Roissy.

Jusqu'ici, il n'a prévenu personne de sa décision. Un dernier scrupule l'oblige à envoyer une carte postale à sa mère et un mail à Juliette pour les informer, alors que le vol pour Manille est annoncé avec un retard d'une heure.

Le retour ne se fait pas attendre, le téléphone crépite de messages.

- « Monsieur Robert, alors vous me lâchez, au moment où nous étions près d'aboutir ? Tant pis, je me débrouillerai toute seule. Votre maman vous a sûrement dit que j'étais restée une journée de plus à Guévison, j'ai dormi chez elle. Et elle m'a accompagnée à la Maison de retraite pour rendre visite à son amie et surtout pour rencontrer l'ancien Maire, monsieur Lunel. C'est vrai qu'il est assez atteint, il radote complètement. Au bout d'une heure dans le jardin avec eux, je n'étais pas arrivée à en tirer un renseignement. Et puis, au moment de le quitter, il a eu l'air de réaliser qui j'étais et il m'a retenue par la manche pour me parler. Il se souvient de Louis, mais il avait complètement oublié votre existence et votre condamnation. Quant à Maurice, il ne veut pas en entendre parler, il s'est énervé quand j'ai prononcé son nom et la nouvelle de son suicide ne l'a guère ému. Il n'arrêtait pas de répéter : « Une vérole de la pire espèce ! » Je ne sais pas comment ce détail lui est revenu l'esprit, mais il m'a parlé du couteau, celui que vous seriez retourné chercher chez vous selon l'accusation. J'ai encore une vérification à faire et je vous raconterai la suite. Bon voyage ! Juliette. »

Robert se cale dans son siège et après avoir bouclé sa ceinture comme l'hôtesse l'a demandé. Il s'abandonne à l'instant avec le sentiment qu'une sale histoire se clôt. Il s'étonne d'avoir pu s'extraire de l'étau qui l'enserrait et qui faisait de lui une chose. Il lui semble que sa décision de prendre l'air lui a redonné une capacité respiratoire d'homme.

Malmené par les événements, les êtres néfastes qu'il a côtoyés, il perçoit qu'il lui est enfin possible de reprendre les commandes de sa vie. Pendant le vol qui va durer des heures, il se réjouit de pouvoir en même temps contempler les nuages, siroter un

jus d'orange et se plonger à son gré dans ses pensées.

Il lui a été tellement difficile de rompre les adhérences qui le ficelaient à sa mère, à sa honte, à ses faux amis, à cette trompeuse Laurence qu'il se sent soudain allégé du poids de l'adversité. Un énorme soupir sort de sa poitrine. Son voisin le regarde avec un sourire, comme s'il supposait que Robert ait été, comme lui, victime de l'angoisse du décollage.

Ce signe de sympathie est réconfortant. Robert, lui aussi sourit sans parler, prompt à voir dans cet échange silencieux un signe favorable de la part du destin.

Maintenant il lui apparaît possible de reprendre le fil de ses pensées, sans y mettre d'impasses. Trop souvent il s'est interdit de pénétrer dans les zones à risques qui déclenchaient en lui colère ou spleen. Il se sent protégé par le fait d'être seul, hors des interférences qui lui furent nuisibles.

Les années écoulées ont été une succession d'épreuves. Ses années de détention ont été très dures. Arraché à sa vie d'homme libre, il a dû se plier au monde carcéral ; mais curieusement aujourd'hui le souvenir de ce temps de contrainte lui apparaît avec une certaine nostalgie : l'univers clos, la journée découpée en morceaux dont l'organisation ne lui incombait pas, la vie d'atelier, les compagnons de cellule, l'ouverture des colis, le partage des denrées, tout cela faisait un temps sans rupture et sans heurt. Le soir, il pouvait rêver au retour dans le monde du dehors, monde qu'il magnifiait. Cruelle déception, amertume toxique qu'il rencontra, avec les révélations de la machination, qu'il a dû extirper par bribes sur la vérité vraie.

Libéré de toute attache, résolu à oublier, il part. Il part pour un ailleurs où seul son savoir-faire lui donnera l'estime de soi et des autres. Trop d'énergie a été dépensée en remords et en espoirs. Il pense être devenu sage et mûr, il entre dans un nouvel épisode de vie où il oeuvrera seul, loin du monde qui a fait de lui un malheureux.

Il veut se recentrer sur ce qui l'attend. Ne pas idéaliser ce nouveau monde, rester vigilant.

Il se plonge dans le guide des recommandations de son entreprise pour se préparer à vivre et travailler dans ce pays qui n'est pas, loin de là, une destination de rêve.

Dans la moiteur tropicale de l'aérogare de Manille, l'éclat des lumières, les sonorités hispaniques, les couleurs des vêtements des femmes et des enfants, l'agitation des porteurs plongent l'arrivant dans un bain tonique et revigorant. Tout va très vite, même les files d'attente, les aiguilles de la gigantesque horloge, les tapis roulants, les porteurs...

Après la douane, du haut de l'escalier roulant, Robert sent ce courant nouveau arriver jusqu'à lui, il enlève sa casquette et sourit !

Un an s'est écoulé, Robert a trouvé l'amour au bord d'une piscine d'hôtel, avec une charmante Sévillane expatriée qui tient un restaurant au bord de la plage. Enfin des jours heureux et calmes, loin des miasmes du passé, l'esprit occupé par son travail et les soirées tropicales à déguster des cocktails en contemplant le coucher du soleil sous les cocotiers.

Plus aucune nouvelle de Guévison, sauf une carte postale de sa mère, annonçant qu'elle s'installe dans la maison de retraite la plus proche, celle où Monsieur Lunel

s'enfonce dans la sénilité. Elle a de temps en temps la visite de Juliette qui cherche toujours à conclure son enquête, sans grand succès.

Et puis un soir, où la pluie diluvienne annonce la prochaine mousson, une lettre de France dans son casier. C'est Juliette qui annonce des révélations sensationnelles enfin arrachées à l'ancien maire dans sa maison de retraite. Le fameux couteau qui lui a valu la préméditation, Robert ne l'a pas trouvé chez lui. Il n'aurait pas pu retourner le chercher à son domicile, parce qu'il avait oublié ses clés sur le comptoir du bar. Il était tellement énervé ce soir là, qu'après une nouvelle tournée, le patron du bistro l'a poussé dehors. Et c'est dans sa voiture qu'il a trouvé le couteau, bien en évidence sur le siège du passager, posé là par une main innocente pour l'inciter au pire. Monsieur Lunel s'est souvenu de ce détail, dans un éclair de lucidité. Puis il est retombé dans la confusion, en répétant sans cesse : « Ah, Jo la pantoufle, quel salaud ! Jo la pantoufle, quel sale bistro ! »

Pour le couteau, Robert se souvient qu'il avait dit la même chose au Juge d'instruction, mais comme aucun témoin n'avait pu le confirmer, cette version avait été considérée comme pure invention de sa part. Lui même n'était plus certain de ce qui s'était passé, il avait trop bu, et après le brouillard ne s'était jamais dissipé dans son esprit. Tout ce qu'il savait c'est que l'idée d'une connivence entre Louis et Laurence avait envahi irrésistiblement son esprit. Il était passé à l'acte et il avait pris le maximum. D'autant que les clés de son domicile avaient été retrouvées plus tard dans la boîte à gants de son véhicule, elles n'étaient pas vraiment perdues. Robert ne les mettait jamais là et il ne comprenait pas qui avait pu les apporter, puisqu'il les avait laissées sur le bar. Mais son avocat lui avait conseillé de ne pas insister, cette histoire n'était pas crédible, puisque personne n'en confirmait aucune bribe.

Juliette ajoute dans sa lettre qu'elle a déposé une nouvelle plainte au Parquet, demandant que la police interroge monsieur Lunel pour lui faire confirmer ses dires. Pas de chances, l'ancien maire qui s'était tellement énervé en pensant au patron du bistro, est mort quelques jours après. Il ne pourra plus se confier qu'aux anges ou aux démons de l'autre monde. Le Procureur a donc classé sans suite la plainte de Juliette. Robert en est plutôt soulagé, il pourra rentrer en France à la fin de son contrat, sans avoir à subir de nouveaux interrogatoires.

Dernière révélation dans la lettre de Juliette : le premier mari de Laurence, celui qui était mort d'une cirrhose peu de mois après le mariage, n'était autre que Jo la Pantoufle. La boucle est bouclée, tout cela n'a plus d'importance.

Pour se rafraîchir les idées, Robert court sous les trombes d'eau jusqu'au restaurant de sa compagne. Il n'a pas envie de lui raconter ce dernier rebondissement. Elle l'aime comme il est. Ici, il n'a plus à plaider les circonstances atténuantes. Juliette est quand même une sacrée petite femme, il va écrire pour la remercier, personne n'a fait autant pour lui. S'il se marie avec son Andalouse, il lui demandera d'être son témoin. Là haut dans les nuages, le courroux des dieux se déchaîne et le déluge redouble. Robert se sent mieux, un verre de vieux rhum entre les mains. Il ne manque que Louis pour trinquer avec lui. Mais là, ce sera plus difficile.